

Le dilemme chinois: maoïsme ou modernisation?

par William G. Saywell

Après dix ans d'études et d'enseignement sur la Chine, je traversai enfin sa frontière, en juillet 1972, en route vers Pékin où je devais faire une année de service auprès de l'Ambassade du Canada. Mon sentiment d'exaltation survécut au trajet Hong-Kong — Pékin, certes le voyage le plus inutilement prolongé du monde. Je m'aperçus bientôt que mes professeurs de langue avaient oublié de souligner l'importance de deux expressions chinoises: *deng-i-deng* (attendez un moment) et *xiu-xi* (reposez-vous). Mais j'eus vite fait de m'excuser mentalement auprès de ces vieux experts dont j'avais mis en doute les observations répétées sur la notion du temps particulière aux Chinois.

Le sentiment d'euphorie que j'avais éprouvé au cours de ce long voyage persista de nombreuses semaines, en dépit des frustrations et des problèmes qui guettent invariablement l'étranger qui s'installe à Pékin. La Chine que je vis au premier abord ressemblait de près à celle que j'avais imaginée, au pays de mon enseignement, que j'avais longtemps et publiquement recommandé au gouvernement canadien de reconnaître.

C'est une société qui, en l'espace d'une génération, a connu un brillant essor après un siècle d'agression impérialiste, de rébellions paysannes, de révolution, de guerres de seigneurs, d'occupation japo-

naise et de guerre civile. Cette société est maintenant unie et fière. La Chine d'il y a une génération, où les masses vivaient au seuil de la misère et où la famine entraînait la mort ou l'infirmité pour d'innombrables millions de gens, s'est radicalement transformée. Dans la Chine d'aujourd'hui, un quart de l'humanité est assuré de moyens de vie décents, a un sentiment nouveau de sa dignité et une foi renouvelée en son destin national. Ce seul fait marque la transformation immense opérée par la Révolution chinoise, incontestablement l'un des événements les plus prodigieux de l'histoire moderne. Mao Tsé-toung et avant lui Sun Yat-sen ont emprunté aux auteurs classiques de la Chine un aphorisme qui souligne les avantages à tirer du retard et de la pauvreté du pays. La Chine, ont-ils écrit, est une «page blanche», page sur laquelle il était possible de peindre la plus belle des images. Comme bon nombre de gens de leur génération, les deux leaders caressaient le désir du «Grand Saut» national, estimant qu'entre autres raisons le retard économique de la Chine lui permettrait de déboucher dans le vingtième siècle, libre des entraves résultant d'injustices sociales dont la révolution industrielle avait grevé l'Occident. Instruite par l'expérience du capitalisme occidental, la Chine disposait aussi de sa technologie et pourrait ainsi éviter l'injustice sociale tout en assurant sa modernisation.

Le professeur Saywell vient de réintégrer son poste de directeur du Département des études sur l'Asie de l'Est à l'université de Toronto, après avoir vécu un an en Chine. Détaché auprès du ministère des Affaires extérieures, de l'été de 1972 à celui de 1973, il fut affecté à l'ambassade du Canada à Pékin en qualité de sinologue et de premier secrétaire. M. Saywell s'intéresse principalement à l'histoire et à la politique de la Chine contemporaine et, plus particulièrement, au nationalisme chinois et à la politique étrangère actuelle de ce pays. Les vues exprimées dans cet article n'engagent que l'auteur.

Nationalisme fondamental

Cet idéal de progrès, comme celui de tous les leaders chinois du vingtième siècle, s'inspirait au fond du nationalisme que tous partageaient. Jadis le plus grand des empires, la Chine était, plus qu'une simple nation, l'assise permettant de recréer une très grande civilisation. Confucianiste ou communiste, sa vue du monde impliquait une foi dans l'universalité des soulèvements idéologiques, quelque radicaux que fussent les divergences entre les idéologies elles-mêmes et les sociétés qu'elles étayaient.